

Le Bulletin

SOCIÉTÉ D'HISTOIRE
DU PROTESTANTISME
FRANCO-QUÉBÉCOIS

SHPFQ



Bulletin no 30

Décembre 2010

Une première activité réussie pour les Amis de la Société Sur les traces d'Henriette Feller à bord du *Mémorial-Express*



Photos : Claude Guay

Les Amis de la Société mis en place par le sous-comité de financement de la SHPFQ ont choisi de profiter du 175^e anniversaire de l'arrivée d'Henriette Feller au Québec pour organiser un voyage en autocar sur les traces de celle à qui l'on doit la résurgence du protestantisme franco-québécois au 19^e siècle.

Le 30 octobre dernier, messieurs Jocelyn Archambault et Alain Gendron, anciens organisateurs du *Lys, la Rose et la Parole*, revêtaient à nouveau leurs costumes d'époque pour servir de guides à la quarantaine de participants qui confortablement prenaient place à bord d'un luxueux *coach* (notre diligence moderne!) nolisé pour l'occasion.

Quittant Longueuil sur le coup de neuf heures, l'autocar effectua une brève escale à La Prairie pour cueillir un second groupe de passagers avant de sillonner les magnifiques routes de la campagne du Haut-Richelieu. Au

détour, le *Mémorial-Express* s'arrêta quelques instants à l'ombre de l'église de L'Acadie afin de permettre à ses passagers d'admirer l'ancienne école de village où enseigna possiblement un maître protestant avant de s'en voir chasser par les autorités locales, tel un loup qui aurait pénétré dans la bergerie.

Tout le long du parcours, le sieur Archambault utilisa une foule d'anecdotes pour dépeindre les lieux, les personnages et l'arrière-plan historique permettant de saisir les défis particuliers que dut rencontrer la pionnière suisse.

Rappelons qu'Henriette Feller débarqua à New York le 23 octobre 1835 avec son compagnon Louis Roussy au terme d'un pénible voyage de 34 jours sur l'Atlantique. De là, le couple remonta la rivière Hudson par bateau à vapeur jusqu'à Saint-Jean où il prit place dans une diligence en partance pour La Prairie. Les routes de l'époque étaient si boueuses et si cahoteuses qu'il leur fallut cinq heures pour accomplir

ce trajet de 22 kilomètres.

En atteignant les bords du Saint-Laurent, les voyageurs n'étaient toutefois pas encore au bout de leur peine puisqu'il leur fallait prendre un autre vapeur pour Montréal. L'ayant manqué, Henriette et son compagnon durent louer une embarcation pour rejoindre la ville.

Constatant le sérieux état d'ignorance et de superstition dans lequel baignaient les habitants de la colonie, le couple décida de faire du Canada-Est son champ de mission. Mais l'opposition féroce que rencontra son travail le força à s'éloigner des villes et villages où régnait en maître le clergé catholique pour s'installer sur des terres de colonisation encore libres de son influence, en l'occurrence celles de Saint-Blaise.

Cette humble municipalité, terre d'accueil de ces serviteurs dévoués à la cause de l'Évangile et berceau du renouveau du protestantisme franco-québécois, fait aujourd'hui figure de

foyer où fument encore les tisons d'un brasier autrefois glorieux.

Les passagers du *Mémorial-Express* furent accueillis chaleureusement par madame Jocelyne Auclair, ancienne élève de Feller, ainsi que par les membres de la communauté baptiste Roussy-Mémorial. Après un bref mot d'introduction, celle-ci les invita à prendre connaissance des centaines de documents visuels et écrits déployés dans l'église comme autant de témoins silencieux de l'oeuvre d'autrefois, maintenant confiées au Musée Feller.

Le sieur Archambault convia l'assistance, dont le nombre avait augmenté avec la présence d'une douzaine de membres de l'église baptiste de Marieville qui n'avaient pas voulu manquer cette belle occasion d'entendre parler de l'histoire de leur église-soeur, à l'accompagner dans sa visite du cimetière.

Les participants se sentaient proches du passé en circulant entre les rangs de monuments, déchiffrant les témoignages vibrants gravés sur les pierres tombales de ces héros de notre passé protestant: les Feller, Roussy, Lafleur comme des dizaines d'autres moins connus! Mais encore plus émouvant était-ce de se voir accompagner par certains monuments encore vivants, tel madame Laurette Auclair Brouillette, membre de l'une des familles pionnières protestantes de Marieville qui fouillait dans sa mémoire pour nous parler des lieux qu'elle avait foulés alors qu'elle avait huit ans. Ou encore de la veuve du défunt pasteur Gaston Racine, madame Eva Arentz-Racine, encore épanouie malgré ses 92 ans!

Au retour de leur visite commémorative, les participants ne pouvaient manquer de remarquer l'imposante silhouette du Massé Hall, seul bâtiment du complexe Feller ayant échappé à l'incendie de 1968 parce qu'il n'était relié à l'édifice principal que par deux passerelles.

Les différents établissements d'enseignement qui se sont succédé dans ces lieux de mémoire furent autant d'institutions permettant de lutter contre l'ignorance qui empêchait les Québécois de discerner la vérité de l'Évangile. Alors qu'environ 4% seulement des Québécois étaient



en mesure de lire (selon des statistiques de 1825), Henriette Feller et ses coéquipiers adoptèrent la meilleure des stratégies possible en éduquant à la fois les enfants et leurs parents et en leur permettant de juger de la vérité par eux-mêmes.

«Fiat Lux» fut la fière devise de cette armée d'ouvriers qui réussit à rallier, au milieu de la plus grande opposition, des milliers de Québécois à la cause de l'Évangile et oeuvra sans relâche à leur épanouissement physique, moral et spirituel. Cette contribution au développement social et religieux du Québec fut soulignée de façon enlevée par un discours à saveur poétique prononcé par le sieur Gendron après le dîner.

Ce vibrant hommage à dame Henriette Feller fut suivi d'une activité chère aux franco-protestants: le chant de quelques cantiques, tirés pour la circonstance du recueil des *Chants évangéliques* de Laurent Rivard, sous la direction de l'épouse du pasteur de Marieville, madame Hélène Vadnais-Maclean. Le couronnement de cette journée fut toutefois l'apparition du personnage d'Henriette Feller avec sa coiffe et ses habits d'époque venu rencontrer les descendants de ses «chers Québécois», comme elle les appelait affectueusement, avec qui elle évoqua les meilleurs moments de son passage parmi eux.

Restait à clore cette journée par une brève présentation de la Société d'histoire ainsi qu'une invitation à joindre les Amis de la Société dans leur mission de faire partager leur passion de l'histoire. Juste avant de remonter à bord de l'autocar, on prit une photo de groupe afin de conserver le souvenir de cette journée mémorable.

En rétrospective, les Amis de la Société ont réussi à rendre vivante l'histoire des protestants franco-québécois auprès de gens de provenance et de confessions diverses de même qu'à les sensibiliser à l'importance de la préserver, tant pour leur propre bénéfice que pour celui des générations futures. Un grand merci à ceux qui ont appuyé l'organisation de cette journée et une sincère bienvenue aux nouveaux membres et Amis de la SHPFQ!

Alain Gendron

Quelques éléments d'histoire de la communauté protestante de Roxton Pond

Lors de notre dernière assemblée générale, Richard Loughheed nous a retracé l'histoire de la communauté protestante de Roxton Pond, baptiste et méthodiste. Il serait trop long de tout reprendre ici, mais on se reportera à l'historique de l'église écrite par W. N. Thomson reproduite dans *L'Album du protestantisme français en Amérique du Nord I* (1972), p. 49-51, [également en ligne à egliseevangeliquebaptisteroxtonpond.org; on y trouve aussi la liste des pasteurs (correction, Bullock arrive en 1897) et plusieurs photos anciennes et plus récentes de la communauté¹].

Dans ce numéro, nous voulons souligner quelques éléments historiques complémentaires moins connus et nous attarder à deux évangélistes qui ont marqué Roxton Pond, le colporteur Jean-Baptiste Baudin dans ses tout débuts et Stephen Bullock, cinquante ans plus tard. On trouvera sur notre site la biographie du pasteur Trefflé Brouillet qui y a aussi oeuvré pendant plus de vingt ans. Nous terminerons par quelques indications sur les maisons qui témoignent aujourd'hui encore de ce passé. Et une liste corrigée des pasteurs passés.

Comme l'historique de Thomson s'achève à l'arrivée du pasteur Clayson en 1965, nous pourrions lire avec intérêt le bref mot qu'il nous a adressés en souvenir de son pastorat (1965-1985) qui précède celui du pasteur Fernand Petitclerc (1991-2001). On les trouvera dans notre site sous l'onglet Biographies/témoignages. Le pasteur actuel est Jean-Luc Roger en poste depuis 2004; il nous a chaleureusement accueillis dans son église ainsi que plusieurs membres de sa communauté.

La colonisation du canton de Shefford

En 1834, le premier habitant du canton de Roxton s'installe à Roxton-Sud. Cette région connaît un peuplement tardif car le seigneur de l'endroit ne s'en préoccupait pas. Au recensement de 1842, on trouve 141 personnes dans le canton, les anglophones à Roxton-Sud et les francophones, dans les trois



premiers rangs le long de la grande-ligne qui divise les cantons de Roxton et Milton. Presque tous les colons de Shefford étaient protestants et ne voulaient pas se contenter de fermes de subsistance comme c'était courant chez les Canadiens français de l'époque. Puisqu'ils étaient loin des marchés, ils ont souvent élevé des animaux. C'est après 1842 que Shefford devient rapidement francophone (23% en 1842, 47% en 1851, 66% en 1861, 75% en 1891), alors que la population anglophone reste stable. L'augmentation francophone a commencé surtout au nord de Roxton où se trouvaient justement les franco-protestants et comptaient déjà 90% de la population du canton en 1851². Vers 1860, il y a moins de cent habitants à Roxton Pond, en majorité protestants³. Le village est déjà aussi grand que celui de Saint-Pie.

En 1858, plusieurs familles ont déménagé au Lac Huron, dans les environs de Grand Bend : les Stebbins, Parent, Filion par exemple. D'autres familles canadiennes-françaises les avaient précédées. C'est souvent l'impossibilité de partager les terres acquises par la famille qui amenait le départ des enfants. En suivant le même chemin, entre 1870 et 1873, 31 familles

de Roxton, selon le pasteur Bullock, sont parties s'établir sur la rive est du Lac Huron « et beaucoup d'autres par la suite en Nouvelle-Angleterre ». En effet, entre 1868 et 1873, plus de 150 personnes de la région immédiate émigrèrent aux États-Unis à la recherche de travail comme des dizaines de milliers d'autres Québécois à la même époque. Toutes n'étaient pas des converties, mais cette émigration, à plus forte raison celle des franco-protestants, désole ceux qui restent.

Une église baptiste et une église méthodiste à Roxton Pond

On construisit à Roxton une petite école en bois en 1843. Ce sera le lieu de réunion baptiste jusqu'en 1861. On trouve encore des traces de ses fondations dans le boisé derrière l'abri pour les chevaux à côté de l'église.

Le bâtiment existe toujours : il a été vendu à un cultivateur qui l'a déplacé dans le rang Renaud⁴. En 1861, les services du dimanche étaient assurés localement par un laïc alternativement avec le pasteur James Nelson Williams qui venaient de Saint-Pie sur une assez grande distance en voiture à cheval (20 km). On y offrait une étude biblique qui rejoignait une quarantaine de personnes et on avait mis sur pied une société de tempérance. Le pasteur Williams desservait aussi la mission de Granby en accord avec le laïc Baptiste Auger.

Le colporteur Jean-Baptiste Baudin, baptiste, avait été à l'origine de la communauté de Roxton Pond et, en 1856, le colporteur Amand Parent avait travaillé dans le village cinq mois pour la Mission de Grande-Ligne avant de s'en détacher pour devenir clairement méthodiste. Ces débuts peuvent expliquer peut-être la présence des deux dénominations par la suite. C'est le pasteur Thomas Charbonnel qui organise Roxton entre 1856 et 1860 en même temps qu'Acton, Stukely, Magog, Stanstead et Bolton. On sait moins que Roxton était un centre évangélique animé en 1857 par le colporteur

François Pépin et qu'on y construisit à ce moment-là une église en bois pour 800 dollars, rapidement détruite par les flammes dans un incendie criminel le 31 octobre 1858. Abandonné temporairement, le poste a été repris en main en 1860.

Les deux dénominations présentes dans le village ont partagé le bâtiment de Roxton Pond de 1862 à 1865. Vu l'incendie précédent, on comprend le rapprochement entre les francophones et les anglophones baptistes et méthodistes le 24 septembre 1860 pour construire un temple qui servirait à tous avec un conseil de sept directeurs élus par les membres⁵. Les baptistes étant les plus nombreux avaient le premier choix des heures de culte. Au mois d'août 1861, on construisit une chapelle en pierre qui pouvait contenir 250 personnes, inaugurée l'année suivante. Pourtant ce régime ne dura pas et dès 1865, les méthodistes préférèrent avoir leur chapelle propre qu'ils édifièrent un peu plus bas dans la même rue. Ce bâtiment était en planche et servit de lieu de culte pendant une trentaine d'années. Après la fermeture de l'église en 1898, les méthodistes se sont rattachés à la paroisse baptiste locale plutôt que d'aller rejoindre les méthodistes ailleurs.

Divers pasteurs de cette dernière dénomination se succèdent de 1856 à 1898 dans son église. Louis (Alexander?) Le Claire (1863-1865), Amand Parent (1866-1870) avec Stephen Chartier (1869-1870), Archibald Dorion (1870-1873), Edouard de Gruchy (1877-1881 puis il la visite de 1884 à 1886), Philippe-Albert Jourdan (1887-1891) et Louis Roy (1896-1897). L'incendie qui a détruit ses locaux en janvier 1881 n'a pas arrangé les choses et le quartier général méthodiste a été transféré à la paroisse bilingue d'Acton-Vale en 1882. Des étudiants de Roxton fréquentèrent l'Institut méthodiste de Montréal. Il n'y a plus de pasteur permanent après 1898 et la communauté n'avait plus que quinze membres, huit familles seulement selon le pasteur Bullock en 1897 alors que la communauté baptiste en comptait 36. La chapelle est demeurée ouverte jusqu'en 1898⁶. Le pasteur Roy en proposa la fermeture et le transfert de ses fidèles vers Béthanie, la station la plus proche. C'est une situation de repli car quinze ans plus tard, il ne

restera plus que trois paroisses rurales francophones méthodistes au Québec.

Les ateliers et manufactures d'outils

À Roxton, Sem Dalpé et Stephen Willard entreprennent la fabrication d'outils de menuiserie au 19^e siècle, créant de l'emploi dans la localité, Bullock, on le verra, en reprenant ce genre d'activité fournira de l'emploi aux gens du village et quittera même son poste de pasteur en 1907 pour s'y consacrer. Ici comme à Joliette ou à Marieville, ce sont des franco-protestants qui donnent de l'emploi aux catholiques sans discrimination, obligeant ceux-ci à plus de tolérance.



La Stanley Tool de Roxton Pond, désaffectée actuellement.

Des députés venus de Roxton Pond

Roxton Pond fournit trois députés issus du milieu franco-protestant. Michel Auger, né à Saint-Pie et maire de Roxton Pond pendant cinq ans, fut par la suite député libéral de Shefford à la Chambre des communes de 1883 à 1887. Un peu plus tard, le pasteur Bullock devint député libéral de 1912 à 1931 et termina sa vie au Conseil législatif de 1931 à 1936. Enfin, Jacob Nicol fut élu dans la circonscription de Compton. Avocat, propriétaire de journaux, il devint également député libéral provincial de 1921 à 1929, trésorier provincial, conseiller législatif de 1929 à 1936 puis finalement sénateur canadien en 1944⁷.

Les deux solitudes, version religieuse

Comme on l'a constaté ailleurs, à Marieville, par exemple, une fois l'animosité du 19^e siècle passée, les catholiques et les protestants finissaient pas cohabiter dans un village mais côte à côte, par nécessité de voisinage, mais sans trop tenter de se connaître en évitant même de le faire selon les recommandations du clergé qui conseille aux catholiques de ne pas leur parler, de ne jamais entrer dans leurs églises, et de les



Jacob Nicol

Michel Auger

Source : Internet

boycotter au besoin. Les deux exemples suivants peuvent illustrer les rapports d'alors. Dans ce premier cas, un veuf catholique épouse en deuxième noces une baptiste, se convertit et élève ses enfants dans sa nouvelle confession. Pourtant on lui fit à sa mort des funérailles catholiques, organisées par les enfants de sa première épouse peut-on penser, car on ne mentionne alors que sa première épouse en faisant fi de sa seconde et de sa propre appartenance baptiste! Dans le second, peu avant la mort de Jacob Nicol, sa femme a permis un prêtre de le rencontrer et selon ce dernier, il s'est converti, renonçant la foi protestante et à léguer quoi que ce soit aux églises protestantes. Cette conversion de dernière minute quelque peu invraisemblable a fait couler beaucoup d'encre et a même suscité un débat dans les journaux. Voilà finalement l'attitude peu chaleureuse et teintée d'intolérance qu'adopte le clergé catholique de cette époque envers ses « frères séparés ». De l'autre côté, une telle attitude frustrait les franco-protestants et surtout leurs pasteurs car il devenait ainsi quasiment impossible de rejoindre les Canadiens français afin de pouvoir les évangéliser.

Une école protestante assimilatrice

Signalons qu'avant 1905, l'école protestante du village était une école française mais qu'à partir de cette année-là, les écoles anglaises devinrent gratuites, aux frais des municipalités. Bien des enfants de Roxton Pond sont allés à l'école anglaise à Rougemont ou à Granby et finalement se sont assimilés de cette façon alors que la vision étroite « catholique et française » du clergé catholique rejetait vers l'anglais tout ce qui ne cadrait avec elle. Comme ouverture nationaliste, on aurait pu s'attendre à mieux! L'école de Roxton Pond sera construite en 1926, entre l'église et le cimetière, selon des plans du

Département de l'Instruction publique sous la supervision du député Bullock. Il s'agit d'une école dissidente bilingue qui dessert Bérée, Roxton Pond et Roxton-Sud. Elle comprenait deux classes, une de la 1^{re} à la 4^e année et l'autre de la 5^e à la 7^e année, avec deux institutrices; la salle du sous-sol pouvant servir pour la récréation ou le dîner. On raconte que durant l'hiver, les enfants de la campagne venaient à l'école dans une voiture couverte et chauffée, tirée par des chevaux.

Dans les années 1960, le jeune pasteur W. N. Thomson et d'autres ont tenu à faire l'école du dimanche en français et ont organisé des classes de français au presbytère une fois par semaine pour favoriser l'apprentissage de cette langue par les enfants pour lutter contre le mouvement assimilateur issu de la fréquentation scolaire en anglais. Le pasteur de Roxton a participé au mouvement revendicateur des franco-protestants pour l'obtention de classes protestantes françaises dans la région alors qu'elles avaient commencé d'exister à Montréal à partir de 1955. Il a poursuivi la lutte pour ce genre d'école : *La Voix de l'Est* et *Le Devoir* ont appuyé son initiative et pourtant le Conseil protestant de Granby dont c'était la responsabilité a d'abord refusé, puis a fini par céder en n'accordant qu'une seule classe en français, à charge des parents de trouver un professeur. Cette fois l'intolérance se manifestait entre protestants, anglophones et francophones. Guère glorieux, et même après la Révolution tranquille!

En bref, l'Église de Roxton Pond a connu plusieurs moments exaltants et une bonne croissance grâce à la volonté de ses membres de conserver leur centre social et spirituel, malgré les pertes subies par l'émigration de nombreux convertis dans le passé. Au cours du 20^e siècle à cause de la situation religieuse générale, la paroisse est demeurée un peu fermée sur elle-même essayant de conserver ses acquis mais sans grand rayonnement.

*Jean-Louis Lalonde
et Richard Loughheed*

1. On trouve également de nombreuses informations sur le village dans *Roxton Pond, 1856-1986*, Sherbrooke, Les Éditions Louis Bilodeau et Fils, 1986. Les pages 64-68 reprennent l'historique déjà cité et les pages 69-70 retracent l'histoire de l'école à partir de 1926 donnant en plus des photos anciennes.

2. Les francophones n'aimaient pas la division en cantons et réclamaient des paroisses comme base territoriale. C'est ainsi que le diocèse de Saint-Hyacinthe fut établi en 1852 et qu'il a couvert tout le canton de Shefford. Roxton Pond (avec Sainte-Cécile de Milton) est un des rares endroits qui n'a pas reçu d'immigration britannique mais seulement des Québécois venus d'ailleurs. La chapelle catholique de Roxton fut construite en 1869 et la paroisse de Sainte-Prudentienne fut érigée canoniquement en 1874 avec le presbytère en 1875. L'église actuelle fut bâtie entre 1890 et 1892.
3. Dans les recensements, les mêmes personnes sont classées successivement comme baptistes, puis méthodistes, puis baptistes et parfois presbytériennes; d'autres apparaissent comme Free Will Baptists, ce qui est peu vraisemblable; ces flottements rendent l'attribution de l'appartenance religieuse parfois problématique.
4. D'après le témoignage de Ina Gaucher, qui a maintenant 92 ans, et qui est au Centre d'Accueil Villa Bonheur à Granby, tel que communiqué par le pasteur Petitclerc.
5. Les premiers directeurs furent Georges Yate, Jeremiah Norris, Sam Dalpé, Joseph Nicol, Xavier Cloutier, François Lamoureux, François Maurissette et Charles LeClair.
6. La chapelle a ensuite été vendue pour un usage profane. Elle est actuellement occupée par un garage et a beaucoup été transformée. On reconnaît encore à l'arrière la forme d'un bâtiment d'église et une fenêtre ogivale, mais il faut savoir que cela était une église il y a cent ans pour pouvoir le repérer.
7. On trouve plusieurs biographies de Nicol en ligne. On raconte que comme député il n'apportait pas d'aide aux coopératives du Québec, peut-être était-ce dû à leur origine généralement très catholique.

LISTE DES PASTEURS - ROXTON POND

1844	exploration Bérée
1845-1849	Baudin puis Dr Côte et Roussy
1849 ss	Louis Roussy
1858-1859	Louis Pasche
1860-1866	James-N. Williams
1866-1867	Wilfrid Côte
1867-1871	P.-Valentin Roudiez
1871-1873	Alphonse Therrien
1869	réunion des syndics
1873	constitution
1874 (aux 15 jours)	Octave Therrien
1874-1896	Treflé Brouillet (1 ^{er} pasteur résident)
1876	confession de foi
1897-1907	William S. Bullock
mai 1908-1910	Alcide Brouillet (étudiant)
1910-1912	Olivier-D. Fournier
août 1912-1915	F. Cattelain (de France)
été 1915-1918	Louis-R. Dutaud
1918-1928	Manassé-Benjamin Parent
1929-1942	A.-C. Brouillet
1943-1953	Ernest Anex
1954-56 fin	Armand-J. Lesage
1956-1962	Nelson Thomson
1962-1964	J.-Ernest Tétreault
août 1965-85	Eric Clayson
1986	vacant
1987-1988	Michel Martin
1988-1991	vacant
1991-2000	Fernand Petitclerc
nov 2000-2001	Clément Sylvestre
2002-2003	vacant
2004-2010+	Jean-Luc Roger

Quelques maisons de Roxton Pond



1. Église baptiste, 615 rue Bullock.
2. Maison Lamoureux-Bullock, 557 rue Bullock; la maison Bullock achetée en 1908 de François Lamoureux, enseignant baptiste qui l'a construite en 1893. Depuis, complètement restaurée (voir article illustré en ligne).
3. Chapelle méthodiste, rue Bullock (transformée aujourd'hui en garage).
4. Usine Stanley Rule & Level Co., 550 rue Stanley (commencement modeste en 1860; Bullock convainc Stanley Tool de s'installer à Roxton en 1907; il a été gérant de l'usine pendant longtemps; elle a fermé en 1984).
5. Maison Chicoine, 943 rue Principale (ancien membre de l'église)
6. École protestante, 947 rue Principale (bâtie en 1926, sert de salle de réunion pour la communauté).
7. Cimetière baptiste; rue Principale (à côté de l'école, a commencé peut-être vers 1840 à Bérée proche de Salem, dans la campagne; celui du village remonte au moins à 1871; employé par toutes les dénominations).
8. Maison Bullock-Nicol, 991 rue Principale (construite vers 1931 probablement par la sœur de Bullock, Didama, institutrice à l'école protestante. Mariée mais séparée du Dr Louis Frédette, médecin-vétérinaire à Edmonton; après la mort de son épouse, son mari l'a vendue à l'avocat Jacob Nicol et puis à son fils Sam).
9. Cimetière de Bérée, 5^e rang de Milton (à proximité du chemin de la Grande-Ligne dans les années 1840; autrefois une école et quelques maisons protestantes dans les 4^e et 5^e rangs; le plus vieille pierre tombale de 1851. Le cimetière devait entourer l'école qui servait aussi de salle de réunion).

Jean-Baptiste BAUDIN (v 1818 – v 1847)

JEAN-BAPTISTE BAUDIN¹ est né au Québec (selon Duclos) à une date qui nous est inconnue. Compte tenu d'autres indications, ce pourrait être autour de 1818. Nous ne connaissons à peu près rien de sa vie personnelle avant son retour au Québec à part quelques détails de sa vie missionnaire et son décès prématuré. Il nous faudra donc lancer quelques hypothèses explicatives plausibles.

On peut imaginer qu'il a émigré aux États-Unis assez jeune avec ses parents pour s'installer dans la région de Hartford (Comté de Washington, État de New York). Il y a été élevé et y a probablement fréquenté l'école publique. C'est dans la ville de Hartford qu'il s'est converti grâce à la lecture de la Bible. Dans un esprit missionnaire actif, animés du désir de faire connaître la Bible aux Canadiens français, les baptistes de cette ville lui ont demandé de travailler au Canada à cette fin. Nous l'imaginons assez jeune et plein de zèle à l'image de bon nombre de convertis de fraîche date, emportés par le désir de faire connaître à d'autres leurs nouvelles convictions. Selon Manassé-B. Parent, il s'agissait d'«un homme petit, sec, vif, actif et brave comme un lion; mais peu instruit et parlant son français imparfaitement. [...] il disait les Galettes pour [l'épître aux] Galates et la vérette pour la vérité²». Tout nous indique cependant qu'il pouvait lire sa Bible en anglais et qu'il parlait couramment le français, sachant même argumenter dans cette langue. Selon R.-P. Duclos, il est devenu un des tout premiers colporteurs de la Société biblique de Québec pour laquelle il aurait commencé de travailler dès 1839³. Cette société avait aussi employé très tôt le colporteur et premier pasteur presbytérien francophone qui logeait pourtant à Montréal.

L'activité de Baudin s'est concentrée sur la Rive-Sud en lien avec la Mission de Grande-Ligne qui n'était pas encore officiellement baptiste. À l'été 1840, il joua un rôle capital dans la conversion d'Antoine Duclos, le père du futur pasteur Rieul-Prisque Duclos, presbytérien, historien du pro-

testantisme français au Canada. Baudin continue d'être actif quelque temps à Saint-Pie puisqu'il y loge encore en 1842. Il y avait peut-être un lien de parenté (que nous n'avons pu déterminer) entre lui et les Baudin du village qui se sont convertis au protestantisme, même s'ils sont partis aux États-Unis vers 1843⁴. En toute hypothèse, ce lien pourrait expliquer qu'il ait commencé justement son travail missionnaire à cet endroit.



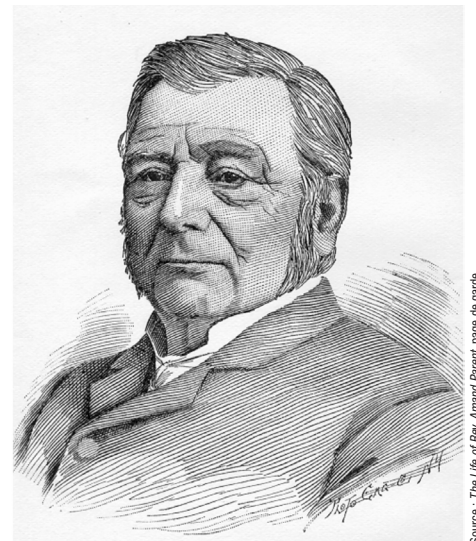
Antoine Duclos

La visite du colporteur avait suscité chez Antoine Duclos de l'intérêt pour un Nouveau Testament qu'il possédait déjà depuis sept ans mais qu'il avait complètement négligé. Baudin l'invita à y retrouver les enseignements de l'Église catholique. Quinze jours plus tard, c'est devant une foule de personnes réunies chez lui qu'Antoine Duclos dut confesser ne pas les y avoir retrouvés. Le colporteur intervint pour expliciter davantage la révélation de Dieu aux hommes par le moyen de Jésus-Christ. M^{me} Feller et M. Roussy prirent le relais et c'est ainsi que naquit le noyau de la communauté de Saint-Pie. Malgré maintes manifestations d'hostilité à l'égard des protestants de la part du curé et des habitants, on y construisit dès 1842 la première maison missionnaire.

Le colporteur Baudin continua son travail d'évangélisation dans la région et particulièrement dans le canton de

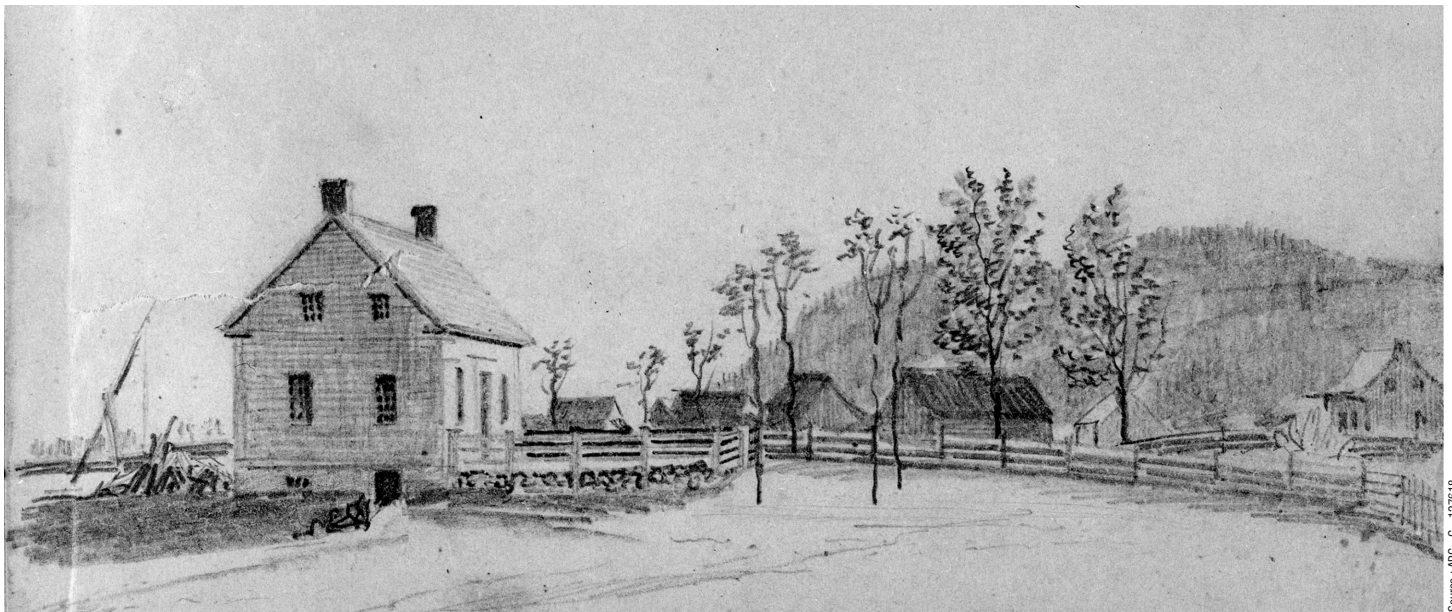
Milton où il avait été bien accueilli par plusieurs familles. C'est le pasteur Cyrille Côte qui baptisa la région du nom de Bérée en souvenir de ces premiers convertis qui avaient adhéré rapidement à l'Évangile (voir Actes 17, 10-12). Baudin y présidait des réunions d'évangélisation et d'édification, soutenant les nouveaux convertis, aussi bien à Saint-Pie qu'à Roxton Pond-Bérée.

À partir de là, nous nous fierons au témoignage de son ami intime, le pasteur Amand Parent, qui nous décrit les revirements de son travail missionnaire⁵. En effet, en 1843, Henriette Feller est alors une calviniste convaincue et non la baptiste qu'elle deviendra ultérieurement. Or, Jean-Baptiste Baudin partage des vues baptistes à son grand déplaisir et a entraîné dans cette voie un groupe de convertis à Roxton Pond, un lieu de colonisation



Le pasteur méthodiste Amand Parent

aux habitations clairsemées. Le méthodiste Amand Parent au service de la Mission de Grande-Ligne doit constater sur place que cette communauté est effectivement baptiste. Madame Feller manifeste son désaccord en renvoyant Jean-Baptiste Baudin de la Mission. Le colporteur ne quitte pas pour autant la région et regroupe autour de lui des convertis qui partagent ses vues. C'est Amand Parent, méthodiste de conviction, qui prend en charge l'ancienne communauté, s'occupe de l'école et visite les gens de la région, célèbre des



Source : APC - C - 127618

La maison d'Antoine Duclos à Saint-Pie en 1850 dessinée par le pasteur J.-F. Doudiet

cultes à l'occasion. Son désaccord avec les positions baptistes le fait lui aussi se détacher de la Mission de Grand Ligne... et retourner pour un temps à son métier de forgeron.

Le colporteur Baudin le rencontre alors pour l'inviter à travailler avec lui à la mission baptiste dont il s'occupe. Sa communauté saurait faire la part de chose, dit-il, le sachant clairement méthodiste, tout comme lui-même en réalité, sauf sur le point du baptême par immersion. Et effectivement Baudin réussit à s'assurer de la collaboration de Parent, la nouvelle épouse de ce dernier s'occupant de l'école et soutenant l'activité pastorale de son mari.

Vraisemblablement vers 1846, Henriette Feller et Louis Roussy se sont ralliés aux vues baptistes, ainsi que le Docteur Cyrille Côte; ils convoquent alors Jean-Baptiste Baudin à une rencontre à Montréal. Le colporteur qui n'est pas au courant de ce changement de vues reçoit tout un choc de se voir ainsi confronté à ceux qui, quelques années auparavant, l'avaient renvoyé de la Mission de Grande-Ligne à cause de ses positions baptistes! Cette simple vue lui cause un tel trouble, lui qui était sujet à quelque aberration mentale, qu'il se cache pendant des jours. On le retrouve enfin et, malgré son état de dépression, il retourne finalement à Roxton. Ses amis l'accueillent et le réconfortent, l'assurant de leur soutien.

À la suite de cette mésaventure, il ne voulut plus faire partie d'une quelconque dénomination ecclésiale et

décida plutôt de mettre sur pied sa propre Église évangélique. Avec le soutien d'un Monsieur Miner et d'autres personnes connues, il se rendit aux États-Unis pour recueillir des fonds à cette fin. Après avoir amassé une somme considérable qu'il déposa chez un ami en Nouvelle-Angleterre, il disparut mystérieusement.

En fait, on apprit par la suite qu'on avait retrouvé son corps mutilé caché dans un bois. Nous ne savons pas de quand date cet épisode, mais on peut penser à l'année 1847. Et ce n'est que beaucoup plus tard qu'un bandit fut arrêté et traduit en justice à Montréal. Ce voleur de grand chemin est probablement celui qui l'aurait tué, en pensant peut-être qu'il avait sur lui une somme importante comme celle que Baudin avait peu auparavant recueillie en vue de son projet d'Église évangélique à Roxton.

C'est ainsi que ce missionnaire tourmenté qui avait amené plusieurs catholiques à la conversion et non des moindres disparut dans la fleur de l'âge, n'ayant pas encore donné sa pleine mesure. Selon Amand Parent, c'était un chrétien engagé, plein d'abnégation, toujours prêt à faire tout ce qui était en son pouvoir pour faire avancer la cause du Christ. Ce fut donc un homme de bien.

Jean-Louis Lalonde

1. On lui donne aussi le nom de Louis ou de Jean (John). Amand Parent, Rieul Duclos, Narcisse Cyr qui l'ont connu écrivent Beaudin. Nous avons adopté le nom de Jean-Baptiste Baudin (comme il signe) selon le registre de Grand-Ligne en 1842 qui y inscrit son fils Henri-Guillaume Baudin, né à Hartford (Comté de

Washington), NY en 1838. Son épouse était Geneviève Boucher. Leur autre enfant, Julie, aurait épousé un dénommé Byrne plus tard à Hartford, longtemps après la mort de son père.

2. M.-B. Parent, « Esquisse historique » [de Roxton Pond], *Procès-verbal de l'Association*, 1924.
3. Dominique Vogt-Raguy, « Les communautés protestantes de langue françaises, 1840-1925 », p. 111, 461 et annexe 6.
4. Il s'agit d'une veuve Beaudin et si l'hypothèse d'une parenté existe, elle peut même suggérer que la famille du colporteur ait servi de point de chute américain.
5. Comme Parent est aussi impliqué dans la querelle avec les baptistes, il nous faut prendre avec un grain de sel ce qu'il explique, tout en ayant pour l'instant aucun moyen de présenter une autre version des faits.

Sources

Cyr, Narcisse, *Memoir of the Rev. C.H.O. Côte, MD, with a memoir of Mrs. M.Y. Côte and a history of the Grande Ligne Mission in Canada East*, Philadelphie, American Baptist Publication Society, 1852, 144 p., p. 29-30, 115, 117-118.

Duclos, Rieul-Prisque, *Histoire du protestantisme français au Canada et aux États-Unis*, Montréal, Librairie évangélique, 1911, tome I, pages 174-5, 179-81, 183, 188.

Lavigne, Benoit, « Les Canadiens français protestants de la rive sud de Montréal: étude socio-économique (1839-1871) », mémoire (histoire), U. de Montréal, 1996, 129 p., p. 26-27.

Parent, Amand, *The Life of Rev. Amand Parent, the First French Canadian Ordained by the Methodist Church*, Toronto, Briggs, 1887, 235 p., p. 58, 61, 70-71.

Parent, Manassé-B., « Esquisse historique » [de Roxton Pond], *Procès-verbal de l'Association*, 1924.

Vogt-Raguy, Dominique, « Les communautés protestantes francophones au Québec: 1834-1925 », thèse PhD, Bordeaux, U. de Bordeaux III, 1996, 938 p + annexes, p. 111, 461, annexe 6.

William Stephen Bullock (1865 – 1936)

WILLIAM STEPHEN BULLOCK est né à Roxton Pond (village de paroisse Sainte-Prudentienne), près Shefford, le 3 août 1865, fils de William Henry Bullock, colon et cultivateur descendant de loyalistes, et de Hanna Chartier (père francophone, mère anglophone), né sur une ferme dans les Cantons-de-l'Est¹. Il était l'aîné de la famille. Ses frères et sœurs naquirent aussi à Roxton Pond. Didama Caroline (28.9.1867), Anna Marilla (12.11.1870), Curtis Charles Alfred (18.7.1873), Permélia Mary Adélaïde (16.7.1875) et Hannah Eliza (15.5.1881).

Les ancêtres loyalistes de la famille s'étaient d'abord établis dans le canton de Stanstead avant de déménager à Abbotsford vers 1800. Mais le grand-père de William, qui avait perdu une jambe et souffrait sévèrement de l'asthme vint par affaires à Roxton, il constata que sa santé s'y rétablissait; il vendit sa ferme et s'y installa. Dix ans plus tard, il décédait, mais son fils continua d'y résider. C'est par ce concours de circonstances que la famille s'établit dans une zone largement francophone. Autant par sa famille que par la fréquentation de ce milieu, William devint parfaitement bilingue.

Si les cantons de Milton et de Roxton-Sud étaient largement anglophones à l'origine, ils devinrent nettement francophones avec le temps. Dix-neuf familles étaient venues de Saint-Pie et de Saint-Jean-Baptiste pour s'établir dans cette zone de colonisation. Cette communauté retirée reçut la visite de Madame Feller et d'autres colporteurs et on rapporte qu'en une semaine, elle devint protestante. On leur donna le nom de Bérée car, comme leurs modèles bibliques (Actes 17, 10-12), ils s'étaient convertis très rapidement. Le noyau baptiste fut suffisant pour qu'en 1861, on y construise un temple inauguré l'année suivante. L'église catholique (Sainte-Prudentienne) ne viendra que plus tard. S'il n'y avait pas eu d'émigration, ce serait une communauté de 700 personnes qu'on y aurait



Stephen Bullock, enfant

trouvé dans les premières décennies du 20^e siècle.

Son père possédait une ferme forestière de 400 acres [162 ha] dont il n'a défriché que le dixième au moment de la naissance de son fils, mais vingt ans plus tard, ce sont les trois quarts qui sont en culture. William est sensible à toutes sortes de petits bobos dans son enfance et ne présageait pas l'homme qu'il allait devenir.

Pourtant on pouvait y discerner certains de ses futurs intérêts d'adulte, religieux, économiques et politiques. Il fit des enterrements solennels d'oiseaux avec ses frères et sœurs, construisit une digue sur un ruisseau pour alimenter un moulin miniature, établit des rails en bois sur 300 mètres pour un train réduit de sa fabrication. À 13 ans déjà, il prit intérêt à la campagne électorale de 1878 qui avait suscité bien des assemblées locales. Prédicateur, manufacturier, politique et propriétaire de chemin de fer, voilà les quatre axes autour desquels s'organiserait sa vie.

Les biographies sommaires ne donnent pas toujours une image exacte de sa formation. En fait, il est resté à défri-

cher la ferme jusqu'à l'âge de 19 ans en gros, à s'occuper du bétail et à y remplir les tâches nécessaires au bon fonctionnement des installations. Il n'était allé qu'une année à l'école à l'âge de sept ans, et n'y était retourné que pour quelques mois l'hiver de l'année suivante. Assez pour apprendre son alphabet, lire et compter un peu. Le reste du temps, il travaillait à la ferme, en devint très vite l'organisateur dont il contribuera, même encore jeune adolescent, à nettoyer quelque 150 acres.

En novembre 1880, à 15 ans, coup d'éclat. Lassé par la monotonie des travaux à la ferme et par les exigences de son père, il décida de tout quitter sur un coup de tête. Un jour de pluie, il se réfugia dans la cabane à sucre et partit en douce le lendemain pour les États-Unis. Sans le sou, il marcha jusqu'à Granby où un ami accepta de lui prêter 10\$. Il s'acheta à crédit des vêtements et une malle et prit le train pour Springfield où il arriva peu après. Grâce à une tante, il put trouver à Ludlow du travail dans une usine de ficelle. Il y gagnait 60 cents par jour pour une journée de onze heures. Il n'y resta que deux semaines, le patron peu sympathique menaçant de le renvoyer. Il revint à Springfield où cette fois, c'est un cousin de son père qui lui donna du travail dans son usine qui fabriquait des outils de précision destinés aux dentistes ou aux horlogers. Il y demeura un mois gagnant 75 cents par jour et s'initiait à la mécanique et à l'usinage des outils.

Le travail à la ferme avait largement reposé sur ses épaules malgré son jeune âge et son départ précipité avait causé de graves difficultés à ses parents. C'est ainsi qu'il reçut un jour une lettre de son père lui disant que, découragé par son absence, il avait vendu à l'encan le bétail et les instruments aratoires, et même le chien, et qu'il viendrait passer Noël à Springfield. William, affecté par les malheurs de ses parents, rassembla tout ce qu'il pouvait, prit le train pour le Canada deux jours avant la fête. Comme il n'avait pas assez d'argent pour tout le voyage, il atteignit la frontière et décida de marcher les 45 kilomètres restant jusqu'à

Sutton, où il pourrait emprunter un train de marchandise pour se rendre à destination. Il attira l'attention d'un surveillant du convoi qui le connaissait. Celui-ci l'accepta dans sa cabine de queue (caboose) et lui permit de se rendre à Roxton-Sud. Il lui restait encore une douzaine de kilomètres à faire et malgré la tempête de neige qui sévissait, il décida de parcourir le reste à pied, arrivant à onze heures le soir du réveillon et surprenant tout le monde.

Puisqu'il n'y avait plus à s'occuper des corvées quotidiennes de la ferme, pour le reste de l'hiver, il travailla avec un oncle à lier des écorces en paquets pour un dollar par jour. Une fois déduit le gîte et le couvert, il lui en resta assez pour rembourser sa dette de 10\$ à Granby et ses achats à crédit.

Au printemps 1881, il travailla à la cabane à sucre. Il y apprit comment entailler les érables, faire le sirop et le sucre, connaissances qui lui seront fort utiles un peu plus tard. Son père avait rééquipé sa ferme et son fils l'aida durant l'été. À l'automne, William repartit aux États-Unis pour travailler dans la même usine d'outils pour dentiste et revint en mars pour s'occuper de l'érablière et de la ferme, ainsi de suite jusqu'à l'âge de 19 ans en 1884. Plus jeune, il avait rêvé d'être ministre du culte et il entreprit alors de s'orienter dans cette voie sous l'influence de la Mission de Grande-Ligne.

Il se rendit à l'Institut Feller et suivit les classes de deuxième année avec les enfants, étudiant la grammaire et les tables de multiplication, la géographie et l'histoire. La situation et même ses vêtements amusèrent plusieurs de ses camarades et quelques collégiennes. Pourtant, il réussit à merveille et l'année suivante, il avait rattrapé le temps perdu et se trouvait en mathématiques par exemple dans les classes avancées. C'est en 1885 qu'à 20 ans, il y reçut le baptême. Après deux années d'étude, il commença de se consacrer à l'oeuvre missionnaire. Durant l'été, il prit en charge un ministère dans le canton de Laprairie qui comprenait quatre stations missionnaires (dont celle de Saint-Constant). Il les visitait à pied durant la semaine et le dimanche, empruntait une voiture pour pouvoir tenir des assemblées aux quatre endroits. Puis il continua de suivre des cours l'hiver et

de s'occuper des stations missionnaires l'été.

En 1887, il décida de s'inscrire à l'école normale de McGill à Montréal pour se former comme instituteur. Pour défrayer les coûts, il pensa pouvoir prêcher alternativement à Marieville et à Grande-Ligne alors sans pasteur. Malheureusement, il devient sérieusement malade pour deux mois à partir de février 1888, mettant fin à ses études



Stephen Bullock, jeune homme

et dut passer l'été en convalescence. Pourtant durant ces mois, il suivit des cours privés pour obtenir son diplôme d'études secondaires (matriculation) qu'il ne reçut qu'à Noël, bien qu'il ait pu s'inscrire dès septembre à l'université. De nouveau malade en mars 1889, il passa un mois comme assistant-pasteur à Marieville, puis remplaça le pasteur jusqu'en juillet au moment où il prit en charge l'Église baptiste de Québec pour cet été-là.

C'est à cette époque, alors qu'il collectait des fonds pour la reconstruction de l'école de Grande-Ligne, qu'il rencontra à Toronto des hommes d'affaires qui échangèrent avec lui pendant plus d'une semaine sur la gestion de leurs entreprises et les difficultés de financement. C'est à travers ces rencontres qu'il a appris selon ses dires comment travailler sur une grande échelle et comme se concilier les banques.

Pourtant insatisfait de sa forma-

tion, il envisagea de faire des études plus avancées. Il opta pour le Centre de théologie Newton près de Boston parce qu'il pouvait occuper un poste en français au temple Trémont de Boston Commons et qu'il pouvait ainsi payer ses études. Aussi parce qu'il savait qu'une jeune fille qu'il avait connue à son arrivée à Feller était maintenant institutrice à Boston... et qu'il désirait s'en rapprocher.

Après une première année dans cette ville, il remplaça l'été à Marieville et épousa à L'Oratoire baptiste de Montréal Ellen Évangéline Therrien (1869-1953), fille d'Alphonse de Liguori Therrien et de Mary St-James dit Beauvais, même en sachant qu'il ne pourrait plus toucher la prime pour ses études car elle ne s'appliquait qu'aux célibataires. Qu'à cela ne tienne, le couple retourna à Boston et William put presque joindre les deux bouts en s'occupant de diverses tâches. Ils eurent leur premier enfant le 15 mars 1891, Leonore Slade (Léna, future institutrice à Montréal) peu avant que William décroche son diplôme. [Ils auront pas la suite trois autres enfants, Wilfred Herbert (Wiff), imprimeur, (26 octobre 1892), Theodore (Ted) Lafleur (27 mai 1901, lieutenant-colonel, secrétaire du maire de Montréal, historien du CPR) et Charles Munson, (11 décembre 1902)]. Le couple revint au Québec et William Bullock se vit offrir un poste missionnaire à Ottawa dès l'été 1891. Il y sera ordonné le 18 février 1892 et il y restera jusqu'en mai.

On lui demanda alors de se rendre à Maskinongé car venait de s'y produire un schisme entre les catholiques du village. On y avait construit deux églises pour des questions de localisation, une de chaque côté de la rivière, la deuxième contre la volonté du curé et de l'évêque. Plusieurs habitants près de cette dernière préférèrent garder leur temple et se séparer de l'Église catholique. Le nouveau pasteur baptisera dans la rivière dix hommes et une femme le 25 août, établissant le noyau de la communauté baptiste. On y avait établi dès juillet une école sous la direction de Mlle Sara Piché (1861-1925) pour rejoindre aussi les enfants. Au cours de ses années à Maskinongé, Bullock vit à renforcer les liens entre les membres, à faire construire une nouvelle église et

un presbytère, ayant fait une tournée de collecte de fonds en Ontario et au Québec à cette intention. Pourtant, malgré le désir de la faire croître, la communauté ne comptera que vingt et un membres en 1895, pour décroître ensuite avec le départ de deux familles en 1904 et 1914.

C'est en mars 1897 qu'il accepta de revenir dans son village natal de Roxton Pond à titre de pasteur cette fois. Il y trouva l'église, le presbytère, l'école et le cimetière en bien piteux état. Il recevait un salaire de 700\$ et il s'appliqua pendant la première année à tout remettre en état et à clôturer les neuf acres (3,5 ha) des propriétés de l'église. Fort de son expérience passée, il se mit à entailler et exploiter les 300 érables de la propriété et à y construire une cabane à sucre. Il décida aussi d'acheter le terrain limitrophe alors en vente pour 500\$. Comme il n'avait pas de fortune personnelle, il obtint les fonds d'un diacre de la paroisse. Il en défricha douze acres (5 ha) qu'il revendit à quelqu'un de la communauté afin de pouvoir financer l'achat de l'ensemble. Il se trouvait ainsi en possession de 12 000 érables dont le tiers pouvaient être entaillés.

Tout en continuant son œuvre pastorale, il construisit une immense maison d'érablière (10 x 15 mètres), la plus grande alors dans la Province de Québec. En 1903, il acquit encore une ferme de 90 acres (36 ha) dont 40 contenait des arbres de belle qualité et 3000 avaient atteint leur maturité. Il fusionna alors ses deux érablières, une à l'est et l'autre à l'ouest du village, et se lança dans la fabrication et le commerce de leurs produits. Les débouchés locaux étant réduits puisqu'on trouvait des érables partout, il en chercha plutôt du côté de Winnipeg. Il était prêt y livrer huit wagons de chemin de fer en marchandise. La banque de Granby lui avança 10 000\$ (quelque 200 000\$ aujourd'hui) et il en tira 2 100\$ de profit. (Cette entreprise indépendante continua ses activités pendant près de vingt ans avant sa fusion en 1921 avec la United Maple Producers' Association of Quebec, de Granby, qui traitait alors 12 millions de livres de sucre annuellement.) Le pasteur était donc un homme d'affaires avisé.

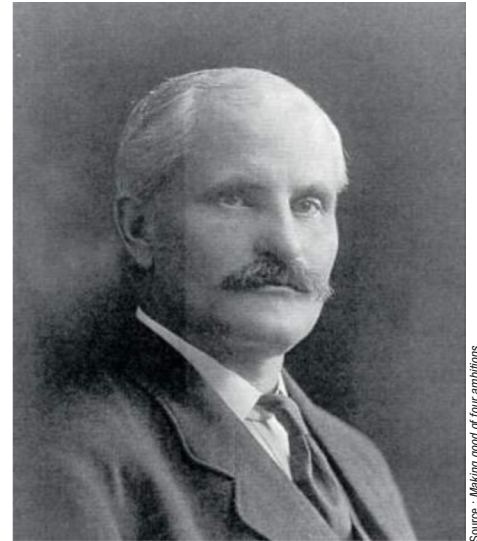
Un moulin à scie et à farine ainsi

qu'une modeste usine de rabots utilisaient la puissance hydraulique d'un petit lac proche. Quand les installations du moulin disparurent dans un incendie en 1904, on vendit à l'encan le terrain et les droits afférents. Bullock assista à la vente et renchérit de 200\$ sur la dernière offre dans le but de faire monter les enchères pour aider le propriétaire à toucher davantage. À la surprise générale, il fut le dernier à renchérit et il acquit le tout pour 7200\$ bien qu'il se défende de ses intentions et qu'il n'ait pas l'argent pour s'acquitter de cet engagement. La propriété lui revint tout de même. Il s'entendit avec l'ancien propriétaire et hypothéqua le tout. Puis se mit en quête d'un usage des lieux qui pourraient profiter de la force hydraulique ainsi disponible. Après un mois de voyage au Canada à la recherche d'un projet, il revint avec l'idée qu'il fallait construire une usine d'outils de menuisier avec installations nécessaires pour traiter le fer, l'acier et travailler le bois, parce que rien de tel n'existait encore au pays, à l'exception de la petite usine de Roxton non loin de chez lui.

Soutenu par la banque et par des amis qui lui faisaient confiance, il fit construire une digue de 16 pieds (5 m) de haut pour assurer la régularité du débit afin d'alimenter son usine construite en bois. Il visita Montreal et Toronto et acquit les machines-outils nécessaires. Grâce à une aide supplémentaire de H. C. Miner de Granby (40 000\$), lequel s'engageait de plus à fournir autant que ses connaissances pourraient lui prêter, William Bullock fit une tournée de ses amis au Québec qui lui offrirent quelque 40 000\$ également, le tout lui permettant de rencontrer ses obligations à la banque et de poursuivre son travail. La compagnie fut incorporée le 7 février 1907, sous le nom de Roxton Tool and Mill Co., H.C. Miner en devint le président et W. Bullock le secrétaire-trésorier. Importance locale oblige, dès janvier 1908, il devint membre du conseil municipal du village de Sainte-Prudentienne, poste qu'il occupa jusqu'en janvier 1914.

Deux ans plus tôt, il avait voulu abandonner son ministère à la paroisse, mais on le lui avait refusé. Maintenant, il devenait évident qu'ac-

caparé par ses fonctions industrielles, il ne lui resterait plus de temps pour sa tâche pastorale, et on accepta finalement qu'il démissionne en octobre 1907. Déjà à l'été précédent, c'est le directeur de l'Institut Feller, L.-A. Therrien, qui avait pris soin de la communauté. Pourtant, Bullock accepta de s'occuper de l'église encore quelques mois jusqu'à l'arrivée de son remplaçant, Alcide Brouillet, en mars 1908. Par la suite, il ne renia jamais ses appartenances passées.



Stephen Bullock, député

Au printemps de 1907, Bullock entendit parler que la Stanley Rule and Level Company du Connecticut voulait s'établir à Lachine. Plutôt que de lutter contre ce concurrent, Miner et Bullock préférèrent s'en rapprocher. Le président et deux haut gradés de la Stanley visitèrent Roxton en juin et décidèrent sur le champ de s'y installer, Miner et Bullock devenant les gestionnaires de la section canadienne de la compagnie américaine. La nouvelle firme racheta les actions et parts des amis à des prix fort avantageux. Dès septembre, on reconstruisait l'usine en pierre de granit (12 x 80 m) et on y installait les machines-outils modernes de la Stanley. La compagnie fournissait déjà de l'emploi à 50 personnes. En 1921, on y fabriquait 371 outils différents. On améliora également le système d'approvisionnement hydraulique pour le rendre fonctionnel à l'année et l'usine devint largement rentable grâce à tous les investissements qu'on y fit.

William Stephen Bullock vint à la

politique un peu par hasard. À l'occasion de la Fête nationale, la Société Saint-Jean-Baptiste avait organisé un pique-nique à Roxton sur un terrain de Bullock. On lui a demandé tout naturellement de prendre la parole pour accueillir ses compatriotes. Il le fit en français et impressionna tellement par les valeurs nationales qu'il défendit que bien des gens y virent l'occasion de rassembler les communautés anglaises et françaises grâce à un tel homme. L'occasion s'en présenta en 1912 quand il fut choisi comme député libéral officiel pour le comté de Shefford. Certains lui conseillèrent de se désister vu sa religion et sa profession, mais il accepta quand même de relever le défi et l'emporta sur son concurrent pourtant fort bien établi. Deux ans plus tard, il fut élu au comité protestant du Conseil de l'instruction publique et travailla pendant 22 ans à voir à ce que les enfants reçoivent la meilleure instruction possible. L'école mixte de Roxton est une conséquence de ses efforts. Il fut réélu par la suite en 1916 sans opposition, en 1919 et en 1923, il l'emporta haut la main et finalement de nouveau sans opposition en 1927. Il avait acquis une certaine notoriété dans le parti puisqu'il en demeura *whip* à partir de 1919. Il ne se représentera pas en 1931 car il avait été choisi le 15 août comme membre du Conseil législatif du Québec à titre de représentant de la division de Wellington. Donc ce ministre protestant représentait sans problème des catholiques...

En 1918, dans la querelle qui opposait les francophones et les anglophones ontariens sur la question des écoles, il avait prôné le respect des droits des francophones et l'utilisation des écoles bilingues communes qu'il avait lui-même connues dans sa jeunesse. « Ne faites pas aux autres ce que vous n'aimeriez pas qu'on vous fasse », avait-il rappelé. Malgré le vote unanime d'une résolution qu'il avait présentée à l'assemblée législative du Québec d'alors, l'Ontario ne tint pas compte de ces recommandations, comme on le sait.

Un rêve d'enfance de Bullock était de devenir propriétaire de chemin de fer. En 1914, il caressa l'idée de rattacher une des voies de chemin de fer américaines à la ville de Québec par le plus

court chemin possible. La construction du pont de Québec rendait la chose possible. Il obtint une charte provinciale pour construire une voie ferrée de la frontière à la ville de Québec, éventuellement pour relier la capitale à New York, rien de moins. Afin de lui faciliter la tâche, le Gouvernement lui accordait gratuitement 2000 acres (810 ha) de terres en bois debout pour chaque mille de chemin de fer! Ce sera la Shefford, Bagot and Missisquoi Railway dont Bullock détenait 75% des actions. On avait fait l'arpentage du tracé et on espérait en commencer la construction à la fin de 1921. Pourtant la conjoncture n'était pas favorable à l'augmentation de nouvelles voies et certains indices laissent à penser que cette compagnie a été vendue dès 1922 dans le cadre de la réorganisation du Canadien National.

Les concessions forestières liées à ce projet l'ont amené à plusieurs associations et Bullock a fondé la *Standard Pulp and Paper Company Limited*. Compte tenu de la demande de papier journal, il importait, dit Bullock, que ce papier soit fabriqué au Québec pour le bénéfice du Québec. C'est pourquoi en 1920, il a conçu l'idée d'installer une usine de pâtes et papier près du pont de Québec à un emplacement qui combine l'eau, le rail, la main d'oeuvre et la source d'approvisionnement en bois sur la Rive-Nord. Il voulait construire une usine qui pourrait produire jusqu'à 70 000 tonnes de papier et de pâtes en profitant des forêts de l'arrière-pays. Ici encore, ce projet ambitieux n'a pas vu le jour, le secteur connaît d'ailleurs un ralentissement justement dans les années 1920².

Signalons que, malgré son passage en politique et tous ces projets, il ne s'était pas départi pour autant de sa compagnie d'outils de Roxton et qu'au moment de sa mort, il était encore le secrétaire-trésorier et gérant de la Stanley Tool Co. of Canada.

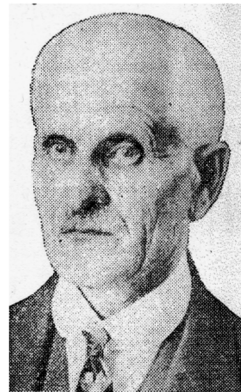
Il est décédé après neuf jours de maladie le 13 novembre 1936 et inhumé au cimetière de Roxton Pond le 15 du même mois. Près d'un millier de personnes ont assisté à ses funérailles dont quelques députés, des mai-

res, des représentants de la Stanley, les pasteurs des environs ainsi que de nombreux industriels et commerçants qui s'étaient fait un point d'honneur de l'accompagner même si toutes ne purent prendre place dans la modeste chapelle de l'endroit qui ne pouvait tout au plus en contenir que deux cents. Ses deux sœurs, Mesdames O. Jetté (de Montréal) et W. Cloutier (de Roxton Pond) étaient aussi présentes.

L'avis nécrologique de *L'Aurore* parle d'« un homme poli, affable, pacifique, [d']un jugement sain et très sympathique envers tous, sans égard au rang social et à la religion et la race³ ». On pourrait aussi souligner sa droiture, son engagement religieux et social de même que son esprit entreprenant aussi bien dans la défense de ses compatriotes que dans le développement économique de sa région.

Son fils, Charles Munson Bullock sera aussi gérant et secrétaire de la Stanley Tool Co. of Canada Ltd. et sera à son tour député libéral dans Shefford en 1939 mais ne se représentera pas en 1944.

Jean-Louis Lalonde



Source : The Star, nécrologie, 13 novembre 1936

1. De multiples détails de cette biographie nous viennent d'un article de Sinclair Laird, « Making Good on Four Ambitions », *McLean's Magazine*, 1^{er} mai 1921, p. 19, 61, 62, 63, 66, 67, dont nous nous inspirons librement. Le député Bullock a accepté de se confier longuement à ce journaliste. Voir aussi les références bibliographiques à la fin.
2. Nous n'avons pu retrouver cette compagnie nulle part et Jean-Pierre Charland, *Les pâtes et papiers au Québec, 1880-1980. Technologie, travail et travailleurs, Québec, 1990*, Institut québécois de recherche sur la culture, 447 p., n'en fait nullement état dans son tableau des Usines de pâtes et papier en 1931. À Québec, c'est l'Anglo-Canadian Pulp & Paper qui domine le paysage.
3. Communiqué, « L'honorable William Stephen Bullock », *L'Aurore*, 4 décembre 1936, p. 6.

Sources

Sinclair Laird, « Making Good on Four Ambitions », *McLean's Magazine*, May 1, 1921, p. 19, 61, 62, 63, 66, 67.

*** "The Hon. W. S. Bullock very widely mourned", nécrologie conserve aux archives baptistes, très probablement extraite de *Granby Leader-Mail and Eastern Townships Record*, 19 novembre 1936.



Source : Richard Strout

Notre site Web s'étoffe

Soulignons le travail considérable de notre président qui en est rendu à l'inscription dans notre site dans la section Généalogie de plus de 5 200 noms reliés au franco-protestantisme avec date de naissance, de décès et les liens familiaux. C'est un apport précieux à la connaissance de ce domaine trop négligé jusqu'à présent.

Par ailleurs, plusieurs biographies de pasteurs baptistes y apparaîtront très bientôt dont celle de Trefflé Brouillet (1832-1927) qui a animé pendant vingt-deux ans la communauté de Roxton Pond.

Erratum – Nos remerciements réitérés à Blakes

Une malencontreuse erreur a fait sauter une ligne dans la version *électronique* qui vous est parvenue du dernier *Bulletin* où nous tenions à remercier la firme Blakes, Cassels et Graydon qui nous avait fait un don de 7000 \$ par l'intermédiaire de Louise Guay, consacrée *Bénévole de l'année* au sein de l'entreprise. Il fallait donc lire en page 1 : « Avec le don généreux de 7000 \$ reçu de la firme Blakes grâce au choix de notre société comme bénéficiaire par Louise Guay, nous avons une marge de manœuvre utile pour travailler à la réalisation de nos objectifs... » L'assemblée générale avait d'ailleurs voté deux résolutions de remerciement en ce sens. Encore une fois, nos excuses aux intéressés.

**MEILLEURS VŒUX À L'OCCASION
DE NOËL ET DU NOUVEL AN**
*de la part de tous les membres du
Bureau de direction de la SHPFQ*

LE BULLETIN SHPFQ

ISSN 1712 - 5898

Dépôt légal: Bibliothèque nationale
du Québec et Bibliothèque nationale
du Canada

POUR JOINDRE LA SOCIÉTÉ

4824, chemin de la Côte-des-Neiges,
bureau 301, Montréal (Québec), H3V 1G4
info@shpfq.org ou Richard Lougheed :
(514) 482-0086

Responsables du Bulletin

Jean-Louis Lalonde: (514) 733-1783
Alain Gendron: (450) 447-7608